

PZAZZ – Lieve Dierckx – Kiss The One We Are – Première

27 mai 2023

<https://www.pzazz.theater.nl/recensies/dans/waarom-dans-ik-waarom-leef-ik>

Kiss The One We Are

DANIEL LINEHAN / HIATUS

Pourquoi est-ce que je danse ? Pourquoi suis-je en vie ?

Non, il n'y a pas de "s" dans le titre de "Kiss The One We Are", la nouvelle chorégraphie de Daniel Linehan. The One" désigne ici le groupe de neuf interprètes en tant qu'unité et foyer. C'est ainsi que je l'ai vu. The One", c'est aussi cette forme circulaire unique qui apparaît sous des formes toujours nouvelles, pendant le spectacle et tout au long de la vie.

Le titre en dit long sur la sensibilité de Daniel Linehan à l'égard du langage. Dans le solo "Not about everything" de 2007, la première œuvre qu'il a présentée dans notre pays, le langage était déjà au cœur de son mouvement. Il s'agissait d'un jeu pointu de langage, d'humour et de mouvement rythmique : alors que le chorégraphe tournait de manière obsessionnelle autour de son propre axe, il parlait de tout ce dont il ne voulait pas parler, tout en suggérant, par ces diversions, quelles étaient ses motivations (chorégraphiques) de toute façon. Dans ses travaux ultérieurs, le texte et le rythme du texte sont restés une constante, tant dans les processus de répétition que dans les spectacles et les publications.

Il est donc extraordinaire qu'il y ait peu de texte dans "Kiss The One We Are" - une seule phrase pour être précis. Cette phrase arrive comme un uppercut : "Je ne sais pas ce que mon avenir me réserve après ce week-end, et je m'en fiche", chante Anneleen Keppens. Cette citation d'une chanson de Björk fait suite à une danse endiablée sur scène. Avec ces mots, elle résume une perspective tragique. L'inscription "Eat / Sleep / Rave / Repeat" que l'on peut lire en lettres colorées au dos du costume d'Omagbitse Omagbemi y fait écho. Ces mots reflètent le désespoir de nombreux jeunes d'aujourd'hui.

Dans le même souffle, cette phrase éloigne la rave que nous venons de voir de la présentation sans engagement ou de la "démonstration de la démonstration de votre propre être complet", avec laquelle Wouter Hillaert voit les créateurs de danse et de théâtre dépasser le théâtre en tant que médium dans "No, I don't just dance along" (Non, je ne me contente pas de danser). Vous pouvez lire le texte sur <https://e-tcetera.be/nee-ik-dans-niet-zomaar-mee/>.

Cet "être complet" peut imprégner "Kiss The One We Are", mais il n'en reste pas moins que la relation entre présentation et représentation est tout à fait juste ici, car l'"être" des neuf interprètes chevronnés est le résultat d'un travail intérieur sur les sources de leur danse. Il y a quatre ans, Linehan s'était déjà livré à la même quête dans son solo 'Body of Work', une performance épurée dans laquelle il partageait ses propres motivations avec le public par le biais de la danse et de souvenirs personnels.

Dans "Kiss The One We are", il donne à cette quête une portée supplémentaire, non seulement grâce à la puissance du nombre, mais aussi grâce au parcours des interprètes. Linehan a invité quatre interprètes de l'ensemble berlinois Dance On. Cet ensemble réunit des danseurs qui ont dépassé la quarantaine - malheureusement, il semble que cela compte encore comme un âge avancé dans la danse contemporaine. Ici, Ziv Frenkel a déjà dépassé la soixantaine et Jone San Martin, qui a brillé avec William Forsythe, le suivra bientôt. Avec deux autres membres de Dance On, Omagbitse Omagbemi et Javier Arozena, ils représentent dans ce spectacle une richesse d'expérience de la danse et de la vie.

À côté d'eux, on reconnaît quatre danseurs de précédents spectacles de Daniel Linehan : Anneleen Keppens, Louise Tanoto, Gorka Gurrutxaga et le plus jeune, Jean-Baptiste Portier. Linehan lui-même intervient

brèvement lorsque, au bord de la scène, tout près d'un micro, il extrait le son d'un petit instrument africain à cordes pincées. Le neuvième interprète sur scène est un cas d'espèce : Noa Liev, consultant dans les précédents spectacles de Linehan, est aujourd'hui assistant artistique. Il est également docteur en psychologie, ancien élève de Science Po, artiste, auteur, conseiller spirituel, chaman, interprète et lauréat de deux Bessie Awards.

Dans "Kiss The One We Are", il donne le ton dans la pénombre du Manhattan Studio. Sur scène, les neuf artistes sont allongés, assis ou debout parmi cinq arbres dénudés. Au fond à gauche, un rideau doré chevauche l'angle entre le mur du fond et les murs latéraux. Un grand cercle blanc est tracé au milieu du sol. Au centre se trouve un bol. Devant, une table basse sur laquelle sont posés des pierres, des brindilles et des morceaux de bois. Ceux-ci reviennent encore. À gauche - on ne les remarque plus - des seaux, des tonneaux et des bûches avec lesquels les artistes créeront bientôt une friche écologique et une nouvelle vie.

Je refuse de les considérer comme des personnes naïves et bienveillantes.

Un artiste entre dans le cercle pour allumer le feu dans le bol qui s'y trouve. Alors que la flamme éveille notre attention sur ce qui va suivre, le temps s'arrête un instant. Ce n'est qu'après quelques minutes que Noa Liev entre en action. Il était déjà prêt sur le siège de la couturière au bord du cercle. Il lève maintenant un tambour à main en l'air et lance un rythme lent de sons de plumes. Un instant plus tard, sa tête se met à trembler frénétiquement d'avant en arrière. La langue bien sortie de sa bouche grande ouverte, il pousse des cris qui font vibrer toute la pièce. C'est ainsi qu'il évoque une profonde couche de souvenirs, dans un rituel chamanique des forces primitives et des débuts de la vie.

Les autres interprètes le subissent, tout comme nous, jusqu'à ce qu'à l'avant de l'obscurité, l'un d'entre eux lève simultanément deux jambes depuis la position latérale, puis soulève le reste de son corps. Une séquence de mouvements angulaires s'ensuit, avec des spirales qui parcourent simultanément son corps, aussi anciennes que les sons du tambour. Quelqu'un pose une main sur sa jambe, déclenchant une séquence qui se propage à tous les danseurs. Ils se soutiennent, se poussent, se portent ou provoquent des contre-actions de tout leur poids sur un fond sonore de sons d'orgue graves et prolongés. Tournant autour les uns des autres, ils se déplacent enchevêtrés sur la scène. Il pourrait s'agir d'une nouvelle version du Sacre, avec des organismes grouillants qui reprennent vie ici. Cette association se poursuit lorsque le groupe de danseurs porte l'un d'entre eux comme un sacrifice au-dessus de leurs têtes.

C'est la première d'une série d'atmosphères qui se succèdent, les danseurs évoluant vers une individualité de plus en plus grande. Nous entendons une chanson ancienne sur les ailes et le vol ("Up, Up and Away" des Ray Conniff Singers), sur laquelle Ziv Frenkel se laisse aller à des souvenirs d'enfance en mode musical. Ailleurs, c'est une chanson pop entraînante, après laquelle le paysage sonore continue de faire son œuvre avec des références subtiles aux rythmes indie ou latins.

Invariablement, les interprètes retiennent notre attention. Ils se déplacent de manière détendue, amicale, sans aucune trace de domination ou d'agressivité. Ils sautillent, tournent sur eux-mêmes, agitent les bras, parfois tous ensemble. De temps en temps, quelqu'un s'installe sur un banc près du public. Ils nous regardent avec de larges sourires, leur humeur est contagieuse. C'est merveilleux de suivre leur individualité, leur volonté aussi, comme lorsque Omagbitse Omagbemi rejoint un cercle de groupe à son heure, pas plus tôt. Elle montre son caractère. Malgré tout leur bagage technique en matière de danse, les interprètes se présentent avant tout comme des personnes, et je les crois. Les costumes de Frédérick Denis soulignent cette humanité : le cœur effiloché d'un tee-shirt, les bandes lâches d'une tresse sur le costume.

Cependant, ces éclats de joie dansante, les tours apparemment chaotiques qu'ils effectuent, laissent également la place à une danse plus formelle. Jolie façon dont, dans leurs constellations organiquement formées, un rythme se glisse ici et là, les synchronisant avec d'autres membres du groupe.

À mi-parcours, après la rave, une faille apparaît. Les interprètes se tiennent debout, l'air un peu ébouriffé, chacun de son côté, comme s'ils ne savaient pas comment procéder. Anneleen Keppens vient à la rescousse. Elle regarde autour d'elle, lève les sourcils et va chercher un seau sur le côté de la scène. Il s'avère être rempli de sable, qu'elle déverse au milieu du cercle, en une ligne droite avec de jolies crêtes. Les autres suivent : avec chaque tonneau et chaque seau, ils élargissent de plus en plus le couloir. Ils saupoudrent le sable sous les arbres dénudés - que l'on voit maintenant flotter juste au-dessus du sol. L'éparpillement ne s'arrête que lorsque toute la scène n'est plus qu'une plaine sablonneuse, un désert semble-t-il. Mais rien n'est perdu. Dans la chaude couleur

ocre foncée, la roche d'origine scintille encore et, dans la lumière de quatre spots au sol sur le côté, la poussière danse vers le haut.

Après que les artistes ont placé les bûches dans le sable, avec les pierres et le bois du petit autel par-dessus, un nouveau rituel primitif commence. Main dans la main, les artistes forment un nouveau cercle sur le premier qui a été anéanti. En avançant l'un vers l'autre, puis en glissant leurs pieds vers l'arrière, ils créent sur le sol ce qui ressemble à un symbole aztèque, un nouveau soleil pour un nouvel ordre cosmique. Avec une nouvelle tendresse comme lingua franca : dans leurs interactions, dans les mains attentives avec lesquelles ils se touchent, dans l'intimité avec laquelle ils exécutent un duo ou tournent autour de la scène avec des mouvements.

Ensemble, ils créent une emprise et un nid de sécurité sur scène - auquel leur âge et leur bagage ne nuisent jamais, bien au contraire. Et non, je refuse de les considérer comme des naïfs qui se sentent bien. Le fait que nous, spectateurs, ne soyons que trop heureux de les suivre est attesté par les nombreuses fois où nous les rappelons pour les applaudir.